

Pour une éducation métisse à propos des échanges entre l'Extrême-Orient et l'Occident

Jacques Ardoino (Professeur émérite, université Paris 8)

L'éducation, et plus encore les pédagogies et les didactiques facilement prescriptives, s'inspirent volontiers du classique plutôt que du baroque. A la façon de Paul Valéry (Eupalinos...), l'image de l'architecte, du constructeur, du bâtisseur, comme géniteur idéal, peut y constituer une métaphore convenable qui n'affecte pas trop l'ordre établi. C'est pourquoi le rationnel en constituera longtemps la clefs de voûte, et, au cours des dernières décennies, la science se portera caution des valeurs poursuivies (au risque d'une confusion fréquente entre les finalités et les objectifs). Les innovations, d'inspiration plus technologique, économique et marchande, suivront sans peine un tel mouvement. L'école a dû naître ainsi, en s'élargissant, ensuite, aux dimensions, plus compliquées que complexes, d'un système éducatif. De tels modèles, apolliniens, privilégiant souvent l'esprit de géométrie (par rapport à l'esprit de finesse), s'enrichiront encore d'une vision du monde cartésienne et se prêteront assez bien à l'ascèse positive. Tantôt les « normes » invoquées, tantôt les régularités fonctionnelles dûment constatées et vérifiées, garantiront la cohérence d'un tel ensemble qui pose donc déjà, d'emblée, des questions d'ordre épistémologique autant que méthodologique. Mais, bien entendu, c'est surtout à partir du moment où les « irrégularités », les particularités et les singularités, les casuistiques, vont se démultiplier à l'infini, que la « voie royale » du *Discours sur la méthode* (opposant le compliqué au simple pour viser la réduction de celui-là en celui-ci) va rencontrer ses limites et appeler une ré-interrogation plus fondamentale de nos modes de connaissance, en réhabilitant la notion de complexité. Le travail consacré à l'analyse des langages employés par les différentes disciplines, et, à l'intérieur de celles-ci, dans les différents domaines d'application, en fonction de leurs paradigmes et de leurs méthodologies respectifs, nous paraît un excellent « analyseur » d'une partie au moins d'un « insu » qu'on ne finira jamais de vouloir réduire, quand il s'agit d'axiomatiques et d'axiomatisations. Beaucoup plus qu'un sacrifice consenti aux prurits modernistes de futurisation, câlinant « l'homme nouveau » ou « l'éducation du XXIII^{ème} siècle », les pages qui vont suivre se voudraient contribuer à une telle démarche.

I Hétérogénéité, homogénéité

Les termes hétérogénéité (substantif féminin indiquant un état), et hétérogène (adjectif) se caractérisent très vite par la diversité de leurs emplois. Le *dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* de Patrick Tort,(1) définit, pour sa part, l'hétérogénéité comme « état d'un agrégat de substance intégrée, qui s'est différencié dans sa structure (ou dans ses fonctions) sous l'action des redistributions secondaires de matière et de mouvement ordinairement consécutives au processus d'intégration. L'évolution elle-même peut se définir d'une manière générale comme une marche de l'homogénéité initiale diffuse à une hétérogénéité cohérente et intégrée, comprenant toutes les différenciations de forme, de structure et de fonction qui résultent de la persistance de la force, principe premier du devenir au sein de l'agrégat, ce dernier étant par ailleurs constamment soumis à l'action des forces incidentes ».

Ce que nous retiendrons provisoirement, ici, des emplois chimiques (où ces termes restent relativement peu utilisés) et physiques (notamment à propos de la fission nucléaire), c'est que, d'une part, des phénomènes peuvent y être considérés hétérogènes, à une « échelle » (macro), et homogènes, à une autre (micro), ou vice-versa, et que, d'autre part, quand ils sont dits

« hétérogènes », ils désignent des états et, quels que soient les moyens, évidemment « contrôlés », « maîtrisés », employés pour y parvenir, les états de la matière auxquels ces préparatifs ont pu conduire, peuvent en cas d'accidents, provoqués ou inopinés, devenir excessifs, surabondants, exagérés, non maîtrisables .

Pour le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (2): sont hétérogènes entre elles les parties d'un tout qui « présentent des différences, de quelque nature qu'elles soient, et spécialement des différences de structure et de fonction ». De son côté, l'*Encyclopédie philosophique universelle* (3) s'appuyant sur les pensées de Georges Bataille (« Hétérologie » ou « scatologie »)(4) et de Julia Kristeva,(5) fait de l'hétérogénéité, indissociablement liée à la pureté et à l'impureté, à l'altérité, à la souveraineté, à la dépense et au don, au sacré, un « au delà » plus qu'une transcendance de la pensée, une contradiction fondamentale de l'être, irréductible « non seulement à toute pensée métaphysique, mais encore à toute démarche visant son aboutissement dans un système fermé ». Plus « négatrice » encore que « négative », même si elle passe par le langage, l'intelligence de l'hétérogénéité n'est en rien discursive, c'est « une extériorité susceptible de langage, en combat et donc en dialectique avec lui » (J. Kristeva)(6). Par ailleurs, le même dictionnaire renvoie les substantif et adjectif : « hétérogène » à l'opposition, héritière de la distinction aristotélicienne entre quantité et qualité, rajeunie par Henri Bergson, avec la notion de « durée », aux idées de « grandeurs intensives » et de « grandeurs extensives ».(7) Tant d'autres références foisonnent. Nous avons, nous mêmes, avec André De Peretti, conçu un ouvrage s'intéressant à la place et au statut de l'hétérogénéité dans le champ des sciences humaines et sociales, et, plus spécialement, dans le domaine des sciences de l'éducation.(8)

Les sens forts d'hétérogène et d'hétérogénéité nous semblent, à la différence de nombreux autres termes voisins, s'enraciner résolument dans le biologique, c'est à dire le vivant. Nous proposerons donc, dans ce sens, d'en réserver l'emploi, dans le cadre de cette communication, à ces seuls registres de références (organisme, physiologie, biologie, psychologie, psychologie sociale, sociologie, Droit, ethnologie, anthropologie, Histoire, géographie humaine, économie...). De son côté, l'adjectif « hétéroclite », est formé à partir de *Klinein* : incliner, décliner, pour désigner certains éléments qui sont rassemblés avec d'autres, tout en dérogeant aux règles d'ensemble (grammaticales : de déclinaison, de conjugaison : le verbe aller - j'irais, nous irons - est, de la sorte, un verbe hétéroclite...).

Hétérogène et hétérogénéité s'opposent ainsi à homogène et homogénéité, supposant une « nature » unique, concrète ou abstraite, convenant mieux au paradigme de la logique, des mathématiques, de la mécanique ou de ses prolongements contemporains (électronique, informatique, cybernétique), comme à la plupart des sciences voulues objectives. Descartes avait déjà supposé, quitte à s'en repentir aussitôt, de telles homogénéités entre nature, corps et étendue, d'une part et, d'autre part, entre pensée et raison. Le monde moderne reprend le débat cartésien d'une façon plus ample encore, à partir de ses appétits praxéologiques et gestionnaires, avec l'aide d'une **rationalité instrumentale** de plus en plus développée, dans le contexte d'une inflation extravagante des tentatives de globalisations-mondialisations de toute nature. Nous vivons littéralement une « rage » d'homogénéisation. Ce qui nous semble philosophiquement essentiel, dès la construction des termes hétérogène et hétérogénéité, c'est la référence native, irréductible à la notion d'altérité et aux valeurs qu'elle suppose. L'« autre » est, en cela, tout autre que le « différent ». L'utilisation de ce dernier terme sert bien à séparer, à distinguer, mais sans permettre nécessairement, pour autant, de sortir du « même ». Sont ainsi à distinguer deux formes de pluriel (par rapport à l'unité) : l'une, de

pure homogénéité (collection ou « sérialité », plus « objective ») ; l'autre, d'hétérogénéité (débat, conflits, à tout le moins intersubjective)(9).

L'organisation, la gestion, l'administration des relations humaines et sociales « mécanisent » volontiers à outrance. C'est le principe même de toute économie, nécessairement fonctionnaliste. L'*homo oeconomicus*, variété de l'*homo rationalis*, prend ainsi le pas sur l'*homo biologicus*. Le temps vécu, le temps-durée, s'y retrouvent marginalisés, réduits, ignorés, au profit d'un temps d'horloge, universel (Newton), physique, homogène et spatialisé (René Descartes, Joseph Gabel) pour être mesurable et comptabilisable (chronométrie et chronologie). En fonction de ces optiques, ni les « projets » encore pourvus de leurs visées et finalités, ni les « programmes », ni les stratégies et la réalisation des objectifs, ne peuvent être conçus ni formulés de la même manière. *A fortiori*, quand les interrogations deviendront plus explicitement éthiques, les valeurs privilégiées, éventuellement hiérarchisées, ne seront plus du tout les mêmes.

Plus profondément, dans une perspective, cette fois, plus résolument anthropologique, c'est le thème archaïque, mais toujours actuel, de la pureté et de l'impureté qui nous apparaît intimement lié aux sens profonds de l'hétérogénéité et de l'homogénéité. Approfondir ces parentés de sens en travaillant ces deux dernières notions nous semble un vagabondage heureux et utile dans notre démarche dont le projet final reste de rapporter ces ensembles à une intelligence plus complexe de l'éducation.

II Pureté, impureté

Etymologiquement, les adjectif « pur » et « impur » (XIII^{ème} siècle viennent du latin *pūrus, a, um (impurus, impuritas*, d'où dériveront impurité, XV^{ème}siècle, impureté, XIV^{ème} siècle). Se formeront ensuite de la sorte, dans notre langue : purifier, puriste, purisme, puritain, apurer, apurement, épurer, épuration, épure. Le mot désigne : ce qui est propre, net, sans tâche, sans souillure, aux sens tout aussi moraux que physiques. Rien d'étranger à sa nature première ne vient l'affecter ni l'« infecter ». Cette « compréhension » s'adjoindra par la suite l'acception « sans mélange » établissant des passerelles avec intègre, intransigeant, voire intact, et homogène. Les antonymes seront, en conséquence : souillé, corrompu, altéré, vicié, dénaturé, mêlé... On parlera aussi bien de la pureté de l'âme que de celle du ciel ou de celle d'une voix, d'une forme musicale, du miel, d'une pierre précieuse ou de l'eau. Dans le domaine scientifique, il y aura aussi des « corps purs », et des « sciences pures » par opposition à des sciences appliquées. Les sciences mathématiques ne deviendront-elles pas ainsi, tout naturellement, les plus pures des sciences intéressant le raisonnement, à la façon de la musique au sein des arts.

L'« extension » du terme est ainsi pratiquement illimitée, mais quels que puissent être ses emplois, indépendamment de leurs contextes propres, la notion induit toujours, plus ou moins, en fonction de son caractère ontologique et axiologique l'idée d'une hiérarchie de valeurs : le pur est, parce que jugé meilleur, réputé préférable à l'impur. Des intrications sémantiques de même nature se laisseront ainsi aisément deviner entre propre/sale sain/malsain. Certaines de ces oppositions ont justement été privilégiées et travaillées par un philosophe, historien du corps et du sport, Georges Vigarello.(10) L'esthétique aussi bien que la morale se réclameront à leur tour de la pureté (ce qui ne sera jamais le cas de l'éthique ni de la déontologie), tout de même que la logique formelle. Le clair et distinct, l'évidence, s'opposeront, de la sorte, au niveau de l'entendement, à la confusion, à l'ambiguïté, à l'obscurantisme, voire à une pluralité de significations contradictoires. La vérité est, le plus souvent, symbolisée par la

lumière, d'où les attentes de « révélation », de « dévoilement », d'« illumination », de « découverte », d'« éclairages » disciplinaires. Pureté et vérité se rejoignent, si ce n'est coïncident, à la faveur d'une telle optique, où l'espace, réel ou virtuel, physique ou logique, abolit le temps-durée et la mémoire vécue, signes d'altérations et de dégradations. Pour ne pas risquer de déchoir, et de décevoir, les héros devront donc mourir jeunes.

La pureté est, presque toujours, plus commodément, située aux origines (si l'on excepte les exemples industriels, en vertu desquels raffinage, *cracking*, permettent d'escompter obtenir des produits plus purs, à l'issue d'un traitement, que n'était la matière brute, encore non travaillée, à l'entrée du dispositif), ou dans « l'autre vie ». C'est alors l'évocation des « paradis perdus » ou l'attente des « lendemains qui chantent ». Elle entend ainsi échapper aux altérations temporelles. Les nostalgies des « âges d'or », voire les réminiscences (qui ne sont pas pour autant des « anamnèses »), jalonnent ainsi nos mythologies tandis que les utopies pavent nos espérances. Comme dans les contes et les légendes : tout se passait, ou se passera, « en ce temps là ». Tout au long d'une Histoire de l'humanité, balisée de chefs d'œuvres, d'exploits, de prouesses, de records, la pureté est, au fond, la marque d'une **transcendance** à laquelle nous n'avons jamais cessé d'aspirer. C'est aussi la dichotomie du bien et du mal. A quelques exceptions près, les divinités sont plutôt pures, alors que les démons sont carrément impurs. C'est, sans doute, pourquoi les religions en feront fréquemment le fondement d'une ascèse du cheminement vers le sacré, dans les démarches spirituelles, tandis que les philosophies occidentales de la rationalité (« philosophes des lumières », notamment) l'associeront volontiers aux « essences » et aux « universaux ».

On est donc frappé, de prime abord, par le caractère avant tout « entier », disjonctif, bien illustré, au demeurant, autant par la logique canonique aristotélicienne des *analytiques* (les « formes » rejoignant, ici, les idées – *eidos* – platoniciennes) que par les expressions booléennes de l'informatique contemporaine, par l'aspect « tout ou rien », « total », de cette notion, et ce d'autant plus qu'elle retrouve son fond archaïque premier ; on ne saurait transiger avec elle. Le moindre compromis dégénère aussitôt en compromission. Antigone meurt, en quelque sorte, de cette pureté « tétanisée ». Dans la philosophie occidentale moderne, à la suite de Kant, est « pur » ce qui reste indépendant de l'expérience sensible et existentielle, de l'empirie, à l'opposé des jugements « réfléchissants » dédiés au sujet et à l'esthétique.

Le métissage est, dès lors, tout naturellement pensé en forme de bâtardise, impliquant, tout à la fois, transgression, faute, désordre et pathologie. Il ne peut donc qu'être dévalorisé, sinon pénalisé. Mais ceci ne doit pas nous aveugler pour autant. L'intelligibilité des rapports complexes entre le pur et l'impur requiert une forme de compréhension plus explicitement dialectique, à tout le moins dialogique.

L'idée de pureté porte ainsi paradoxalement en elle des forces contradictoires de vie et de mort attestant un enracinement biologique non moindre que celui de l'hétérogénéité. On sait déjà que de l'air ou de l'eau chimiquement purs ne seraient guère adaptés aux besoins vitaux. Le corps, parce que promis à la mort et voué à la décomposition, à la putréfaction, parce qu'il ingère, digère, assimile, excrète (des matières fécales), parce qu'il secrète des « humeurs », est impur par excellence. Dans la plupart des cultures, la femme est réputée plus impure que l'homme, en fonction notamment de ses menstrues, cette séparation de principe étant au demeurant dûment matérialisée ; mais, sanctifiée par la maternité, elle retrouve une pureté, confinant parfois au sacré. Comme la majorité des ethnologues a pu le constater, un lien étonnamment fort subsiste, en de nombreux peuples, entre la souillure et le sacré. D'Herodiade à Pôl Pot, des nazis aux purifications ethniques serbes, sans omettre les

mouvements d'éradication tutsis, hutus, angolais..., légions sont, au long de l'histoire humaine, les massacres, les génocides, les crimes contre l'humanité, les tentatives d'exterminations, invoquant la pureté comme fondement rationnel..

Le fonds imaginaire archaïque à partir duquel s'élaborent ces notions (pur/impur) reste préoccupant, dans la mesure où, avant tout syncrétique et magique, il échappera toujours aux tentatives de rationalisation qu'on voudrait ensuite y appliquer. Même quand on tentera de les opposer de façon plus catégorique, le pur et l'impur resteront indissociables (ce qui n'empêchera pas de les distinguer), ne vivant en quelque sorte que l'un par l'autre (tout comme Dieu et le Diable, figures emblématiques comparses, représentant le bien et le mal). Plus naturellement empirique, parce que concrètement repérable au croisement des ethnies, le métissage ne peut, non plus, être considéré comme un simple fait relevant d'un constat ordinaire. En tant que vécu, éprouvé, ressenti, représenté, il restera longtemps (dans la durée de chaque expérience singulière) inscrit selon cette axiologie primitive. C'est pourquoi il s'affirme, d'abord, comme déchirement entre deux groupes par lesquels il se sent également rejeté. L'attente faussement temporelle d'une « troisième génération », sorte de « synthèse » des stades antérieurs constitutifs, s'avérera toute aussi vaine. Il faudra, beaucoup plus tard, assumer, plus encore que dépasser, la souffrance de l'unité perdue et du **manque** ressenti, pour découvrir la richesse d'un pluriel biologique et culturel. L'approche multiréférentielle suppose explicitement qu'un objet de connaissance, de recherche, d'action, peut, et doit, pour devenir intelligible, ou mieux compris, relever de plusieurs lectures, optiques, différentes, au besoin contradictoires entre elles. Nous l'avons déjà souligné *supra*, le qualificatif « différent » ne saurait, au demeurant, suffire. De telles lectures, disciplinaires, théoriques, sont, en fait, nécessairement hétérogènes entre elles, proprement **autres**. C'est, au passage, toute la différence de nature qui oppose et sépare multidimensionnalité et multiréférentialité, celle-là réhomogénéisant toujours, plus ou moins ses « dimensions », en fonction de la « mesure » attendue, celle-ci respectant les hétérogénéités et les impossibilités d'unifier, et de réduire les unes aux autres (le « complémentarisme » ethnopsychanalytique ou ethnopsychiatrique de Georges Devereux (11) est, selon nous, multiréférentiel). Ces repérages aboutissent, alors, à la compréhension plus large de « visions du monde », de « cosmogonies », différentes, radicalement « autres », d'où procéderont justement, ensuite, des « paradigmes », des modalités de connaissance, tout à fait hétérogènes, dans l'ensemble diversifié et contrasté des sciences humaines et sociales, et, notamment, dans celui des sciences de l'éducation et de la formation (cette dernière devenant, alors : intentions partagées et pratiques communes de métissage à partir des ressources initiales des formateurs et des formés). La richesse d'une intelligibilité qualitative viendra justement des oppositions, du choc, entre des lectures inconciliables, irréductibles (Marx et Freud, par exemple), et pourtant articulables. Mais, bien entendu, au regard de la pensée héritée, ces démarches, ces « lectures plurielles », moins systématiques, moins aisément modélisables, plus complexes, risqueront, à leur tour, d'être considérées comme « impures », « bâtardes », « métisses », éclectiques.

III Le métissage éducatif

N'est ce pas justement la spécificité des sciences de l'éducation, entre autres sciences déclinées au pluriel (sciences de l'information et de la communication, sciences de l'organisation, sciences des techniques et des activités physiques et sportives...), que de se retrouver toisées, avec quelque mépris, par d'autres disciplines scientifiques, plus anciennes, ou considérées plus nobles d'un point de vue épistémologique (physique, chimie, mathématiques, sociologie, psychologie...) ? Si, de fait, de nombreux *episteme*, y compris ceux relevant de sciences dites « dures », se retrouvent bien, aujourd'hui, contraints de réviser

les rapports traditionnellement plus clivés chez elles, entre hétérogénéité et homogénéité, la crédibilité des sciences humaines et sociales reste, de loin, la plus affectée par un tel pluriel démultipliant les contradictions qu'on s'obstine souvent encore à préférer appeler « paradoxes ». La reproduction des humains et les échanges matrimoniaux, si jalousement protégés soient-ils, rencontrent rapidement les limites de l'endogamie, au risque de la dégénérescence. L'éducation, en tant que fonction sociale, assurée par des dispositifs organisationnels et institutionnels, *a fortiori* quand elle se trouve privilégiée comme appareil et « quasi-monopole » d'Etat, faisant appel à des fonctionnaires en tant que professionnels, visant, dans le meilleur des cas, le développement de la fonction critique pour le plus grand nombre, ne peut être pensée autrement que contradictoirement, en fonction des optiques politique, économique, juridique, administrative, psychologique, sociologique, ethnologique pédagogique, éthique... qu'elle mobilise tout à la fois. Si, sous certains aspects, elle pose toujours la question de l'identité quasi essentielle du sujet en formation, celui-ci, outre les transmissions plus universelles de savoir et de savoir faire dont il est bénéficiaire par le truchement de l'école, a aussi besoin, dans sa particularité-singularité, des **acquis** élaborés par l'expérience (familiale, sociale, professionnelle), d'un « savoir être » et devenir. Or, les traditions désormais séculaires de l'institution-école retiennent à l'évidence l'universalité des contenus transmis correspondant aux savoirs fondamentaux, comme une relative uniformisation des élèves. Ce sont des « cadences » (plus « collectives » et plus mécaniques) qui sont ainsi imposées, pour des raisons d'organisation et de gestion optimisée des flux, à des élèves, malgré tout vivants, qui ne peuvent finalement « apprendre », « comprendre », « s'intéresser [à] », « s'approprier », « assimiler », « mûrir », ce qu'on leur propose en fait de contenus et de données, qu'en fonction des rythmes, des filtres, des optiques propres à chacun. Il en résultera, bien évidemment des inadaptations, des échecs, auxquels on tentera ensuite, avec plus ou moins de bonheur, de remédier, *a posteriori*, par des mesures individualisées correctives. Les développements cognitifs et affectifs peuvent s'effectuer contradictoirement et en désordre, au sein de la même personne, où le vécu se joue sur des scènes diverses, conscientes, inconscientes, imaginaires, mobilisant, plus encore que motivant, attention, disponibilité, effort, intérêts, désirs, fantasmes. Les interactions, les influences interpersonnelles, les clivages et les rapports de force sociaux, génèrent de nombreux conflits pour la difficile conquête d'une autonomie relative et d'une autorisation,⁽¹²⁾ hors desquelles les sujets ne se réalisent pas vraiment (l'agent, l'acteur, l'auteur). Le versant social de l'éducation favorise nécessairement l'adaptation à l'existant, l'acculturation, la **soumission à la loi** et la reconnaissance d'un ordre nécessaire, conditions minimales d'une survie en société et garantie des **rapports** inter humains. Mais les **relations** interpersonnelles n'échappent jamais, non plus, complètement, aux pulsions de **transgression**. Celle-ci, dans ses manifestations individuelle ou collectives, reste, en fonction des points de vue, des contextes, et des interprètes, aussi bien à la source des progrès et des conquêtes (le mythe de Prométhée) qu'à l'origine des tragédies et des errements les plus graves. Il n'y aurait jamais eu d'avancées significatives, tout au long de l'histoire de l'humanité, si des remises en question, des révoltes, des révolutions, ou des réformes, ne s'étaient imposées en dépit des conservatismes. En revanche, d'innombrables désobéissances et infractions sont demeurées parfaitement stériles et sans aucune portée.

Pour nécessaires qu'elles soient, l'organisation et l'institution n'en comportent pas moins leurs pathologies propres. Les bureaucraties, la « routinisation » des pratiques, l'évitement des risques, la fascination exercée par « l'ici et maintenant » facilement convertie en préoccupations à court terme, aboutissent à autant de scléroses, à la perte du sens comme à l'impuissance à concevoir des projets. L'optique multiréférentielle dont nous réclamons est d'autant plus nécessaire pour ne pas risquer la perte des valeurs dans l'une ou l'autre de ces

dimensions exagérément et abusivement privilégiée. L'éducation est avant tout, plurielle. Elle se fait, tout à la fois, contradictoirement, dans la famille, à l'école, dans la rue, par la télévision comme par les livres, au travail, et jusqu'à travers les loisirs, tout au long de la vie. Elle se heurte aussi aux pesanteurs des pratiques instituées.

Précisément, pour pouvoir évoluer, s'adapter, mûrir, en réponse aux sollicitations de son environnement, le sujet va devoir se rendre capable de métissages successifs, hors desquels les idées de formation et d'éducation deviendraient d'ailleurs parfaitement vaines. C'est à travers l'appréhension de l'**altérité**, voire dans l'acceptation de l'**altération**, que se forme, individuellement et collectivement, interactivement, le sujet psychiquement et socialement civilisé, en devant, bon gré mal gré, reconnaître l'autre comme sa propre **limite**, acceptant ainsi le deuil du fantasme infantile de « toute puissance ». Bien plus encore, ce n'est pas seulement l'autre extérieur à ma propre subjectivité, l'autre objectif pour moi (bien qu'il soit lui même sujet pour lui), qui doit ainsi être reconnu, en ce qu'il me résiste légitimement ; selon l'optique psychanalytique, c'est l'autre, l'**étranger** en moi, échappant de la sorte à mon attente de maîtrise, qu'il s'agit, aussi et surtout, de **reconnaître** et d'**accepter**. Tant qu'une telle mutation n'est pas effectivement accomplie, réalisée, nous resterons dupes des mécanismes cathartiques de « projection » qui nous feront attribuer à l'autre tout ce que nous ne pouvons, ni voulons, reconnaître comme nôtre, avec la rage réactionnelle de le détruire beaucoup plus commodément en lui.

Si la question d'une identité des sciences de l'éducation peut se poser légitimement, du point de vue d'une épistémologie disciplinaire et interdisciplinaire, il convient de ne jamais perdre de vue le caractère pluriel de celles-ci, et leur hétérogénéité nécessairement subsistante. Plusieurs « cultures » s'y entrecroisent, encore en quête d'articulation. Ce seront donc autant de « patterns », de « modèles », de valeurs, de normes, de « lois », d'habitudes, de pratiques, de routines, qui se retrouveront confrontées au sein d'une *praxis*⁴³ éducative inépuisable. Parce que, tout au long de la vie désormais, l'éducation est, avant tout, existentielle. Tant pis si la pureté du ciel des essences s'en ressent quelque peu affectée. Les procédures réglementaires, organisationnelles et institutionnelles, les règles d'obtention des diplômes, les contrôles et les évaluations, les interactions groupales et les processus interpersonnels, les données de l'expérience singulière et le travail sur soi, constituent autant d'univers de natures finalement très différentes, qu'il s'agit essentiellement de relier aux savoirs et savoir-faire de l'école, de la formation professionnelle et de l'université. Tant que celles-ci n'oublieront pas leur finalité principale : développer la capacité critique du plus grand nombre des élèves et des étudiants, dans les domaines auxquels elles ont accès, au profit d'objectifs, au demeurant tout aussi pertinents dans d'autres optiques : développer des compétences professionnelle, voire des excellences encore plus compétitives, contribuer à la régulation du marché du travail, elles ne perdront pas trop de vue les pôles axiologiques, éthiques, qualitatifs auxquels elles s'ordonnent plus fondamentalement encore. Mais, justement, cette qualité visée reste **intersubjective**, quant aux façons de la faire naître et de la développer, et **subjective**, quant à son accomplissement (même si autrui y conserve sa place). La complexité reste inséparable de l'acceptation de l'hétérogénéité. Jacob Burckhard, insistant très subtilement sur le refus de la complexité à l'origine de toute tyrannie, aurait pu tout aussi bien développer la même idée à partir de l'hétérogénéité. C'est pourquoi nous avons, tout au long des pages précédentes, souligné l'importance des registres biologique et anthropologiques (par opposition aux modèles de la machine) et préféré employer des mots tels qu'« articulation », « conjugaison », et « relations », précisément en fonction de leur convenance à de tels registres. Pour que le mélange des apports et des acquis hétérogènes puisse être assimilé, approprié, c'est à dire réinventé beaucoup plus que retrouvé, il faut une « modification », au sens de Michel Butor,

une « transformation », dont le métissage nous semble encore être la plus belle métaphore. En ce sens, l'éducation ne se réduit pas aux dimensions plus étriquées de l'instruction, de la transmission des savoirs et des savoirs faire. Si nécessaire que puisse rester cette dernière, ce sont les réappropriations par les sujets, personnels et collectifs, sociaux, des contenus de cette tradition qui devient essentielle pour le processus éducatif placé sous le signe de l'altération.

Les rencontres et les échanges interculturels (incluant les confrontations), quand ils s'inscrivent dans une durée temporelle suffisante, autrement dit quand celle-ci permet d'élaborer leur histoire tout à la fois commune et contrastée, universelle, particulière et singulière, donneront justement corps à un tel métissage à la faveur duquel chacun se retrouve plus explicitement pluriel. Ici encore, ce métissage est proprement éducatif. L'étranger (qu'il faut comprendre en nous aussi bien qu'extérieur à nous) est toujours notre "autre" (et non notre double), qui tout en stimulant des possibilités mutuelles de création, va permettre un apprentissage incontournable des limites qu'il nous oppose justement. Dans un tel "commerce" des esprits (au sens du dix septième siècle), les pensées extrême-orientales ont commencé par convoiter les rationalités techniques de l'occident, tandis que ce dernier cherchait, sans doute, des formes moins linéaires, moins formellement logiques, plus holistiques, à travers d'autres visions du monde dialogiques, si ce n'est dialectiques. Il y a peut être eu l'ambition secrète, de part et d'autre, de n'emprunter que des outils en préservant les valeurs, l'originalité des "pensées" (orient) et des "philosophies" (occident), mais l'altération et le métissage, en dépit des résistances farouches et des crispations identitaires de "mêmeté", procèdent tout autrement. Il y a littéralement "introjection" (au sens psychanalytique du terme) de l'autre. C'est, chaque fois, le surgissement, l'advenir, d'un "homme (quelque peu) nouveau", riche de son pluriel comme de son passé qui en résulte. Les langues et les cultures ne s'y superposent, pas, ne coïncident pas, ne se mélangent pas, ne fusionnent pas, ne s'additionnent pas, mais peuvent s'y articuler et se conjuguer.

Notes

0) Une version plus complète de ce texte a été proposée au colloque de l'AFIRSE (Natal, Brésil), septembre 2001 et dans *l'Année de la recherche en sciences de l'éducation*, PUF, Paris, 2001..

1) Patrick Tort, *dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, PUF, Paris, 1996

2) André Lalande, PUF, Paris, 1947.

3) André Jacob (dir.), PUF, Paris, 1990, « Les notions philosophiques, Dictionnaire » (T. 1, pp. 1136-1137, Isabelle Rieusset).

4) Georges Bataille, « dossier Hétérologie » in *Oeuvres.Complètes.*, TT. 2 et 6, Gallimard, Paris, 1970.

5) Julia Kristéva, *Polylogue*, Seuil, Paris, 1977.

6) *Id.*

7) André Jacob, *op. cit.*, « ed ».

8) *Penser l'hétérogène*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998.

9) Cf. Jacques Ardoino, « Le conflit, évolution de sa représentation et de son statut, approche multiréférentielle », in *Journal des psychologues*, n° spécial, « Conflits », Paris, 1990 ; cf., également, entretien de Jacques Ardoino avec Henri Vaugrand, « Pour un pluriel d'hétérogénéité » in *X-alta*, Estandeuil, 1999..

10) Cf., notamment, *Le propre et le sale – L'hygiène du corps depuis le moyen âge*, Univers historique, Seuil, Paris, 1985 ; *Le sain et le malsain*, Univers historique, Seuil, Paris, 1993. La thèse de Doctorat d'Etat de Georges Vigarello s'intitulait : *Le corps redressé*, Corps et Culture, Jean-Pierre Delarge, Paris, 1978.

11) Georges Devereux, *Essais d'ethnopsychiatrie complémentariste*, Flammarion, Paris, 1972.

12) Cf. Jacques Ardoino, article « autorisation » in André Jacob (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle*, *op. cit.*, N. P., D (T. 1, pp. 203-204).